



LES RENCONTRES D'ARLES



Jean-Marie Donat dans son studio du 12^e arrondissement de Paris, le 9 juin. ED ALCOCK/MYOP POUR « LE MONDE »

L'album de familles de Jean-Marie Donat

PORTRAIT | Le collectionneur, qui a accumulé des milliers d'images anonymes, présente « Ne m'oublie pas », archives d'un studio marseillais fréquenté au XX^e siècle par de nombreux immigrés

Il y a 40 000 photos dans la collection de Jean-Marie Donat, et il les connaît toutes sur le bout des yeux. Car il est affecté, dit-il, de deux travers. D'un, il est hypermnésique, il n'oublie jamais ce qu'il a vu. Ce qui lui permet, des années après, d'aller fouiller dans une boîte pour y retrouver une image précise et l'associer à une autre, nouvellement acquise. Et de deux, il est atteint d'une « pulsion scopique ultra-développée », ce qui d'après Sigmund Freud signifie qu'il tire un plaisir infini du fait de regarder. Une jouissance visuelle à laquelle il s'est longtemps livré en solitaire, collectionnant depuis l'âge de 20 ans (il en a 61) des photos anonymes qui, au départ, n'intéressaient personne, trouvées dans des brocantes et des marchés. Une collection devenue avec le temps « métastatique », dit le collectionneur, l'un des plus reconnus dans ce secteur si particulier. « Il y en a qui font du jardinage, d'autres qui s'adonnent aux alcools forts, dit-il en souriant derrière ses lunettes. Moi, je mets des photos dans des boîtes ! »

Le désir, la mort, la mémoire : quand on parle d'images de famille avec Jean-Marie Donat, on touche très vite aux profondeurs essentielles. Lui-même déclare, avec un sens aigu de la formule, qu'il travaille « sur des cendres » : « Si je peux acheter ces images, c'est que la personne qui les avait est morte, et que ses enfants bazarde... » On ne s'étonne guère quand le collectionneur-artiste

confie que son épouse, l'artiste Nathalie Van Dooell, est psychanalyste. « Je lui ai dit un jour que mon travail sur ces corpus était une thérapie, note Jean-Marie Donat. Elle m'a rétorqué que c'était plutôt une névrose ! » Une de ses séries d'images les plus originales – et les plus drôles – a d'ailleurs pour titre *Rorschach*, en clin d'œil à ces tests psychanalytiques célèbres (et très controversés) menés à partir de taches d'encre : il a réuni des photos de paysages qui se reflètent dans l'eau, et les accrochées... à la verticale, ce qui donne aux images une allure de tache abstraite. Depuis qu'il a sorti son livre *Rorschach*, le site d'enchères eBay propose à l'achat des paysages de ce genre, présentés de la même façon – ce qui l'amuse beaucoup.

« Sédimentation »

Les images dites « vernaculaires », faites par des amateurs à destination de leurs proches et sans volonté artistique, ne l'intéressent pas pour des raisons nostalgiques, et encore moins pour leurs qualités esthétiques. « Certaines peuvent être réussies, mais c'est en général par hasard, et ce n'est pas la question, dit-il. Ce qui est intéressant, c'est le fait de société qui est caché derrière. Je m'intéresse à la sérialité. Chaque photographie amateur est persuadée de faire une photo unique. Et en fait, tout le monde fait la même ! » Chez lui, les images s'accumulent et, après un processus de « sédimentation » qui peut durer des années, deviennent des séries soigneusement pensées, qui dépassent largement l'événement représenté. Elles sont montrées dans des livres publiés par sa maison d'édition Innocences ou par d'autres, et dans des expositions, où c'est l'accumulation qui finit par faire sens.

Au Centquatre-Paris, sous le titre *Tout doit disparaître*, en 2022, il a ainsi présenté des centaines d'images de télévision, de diners rôtis, de courses au supermarché, ou de Pères Noël, qui racontaient à leur manière les excès et les illusions de la société

de consommation. Il remarque : « Ça m'intéresse quand autant de gens, à travers le monde entier, éprouvent le besoin de dire à leur femme : "Allonge-toi sur le capot, que je te photographie !" Ça a à voir avec la possession. Ça dit beaucoup sur le consumérisme, le libéralisme, le statut de la femme... Autant de choses dont on parle aujourd'hui. » Sa démarche, entre la collection, l'archive et l'art, n'est pas loin de l'appropriation pratiquée par des grands noms comme Richard Prince ou Christian Boltanski.



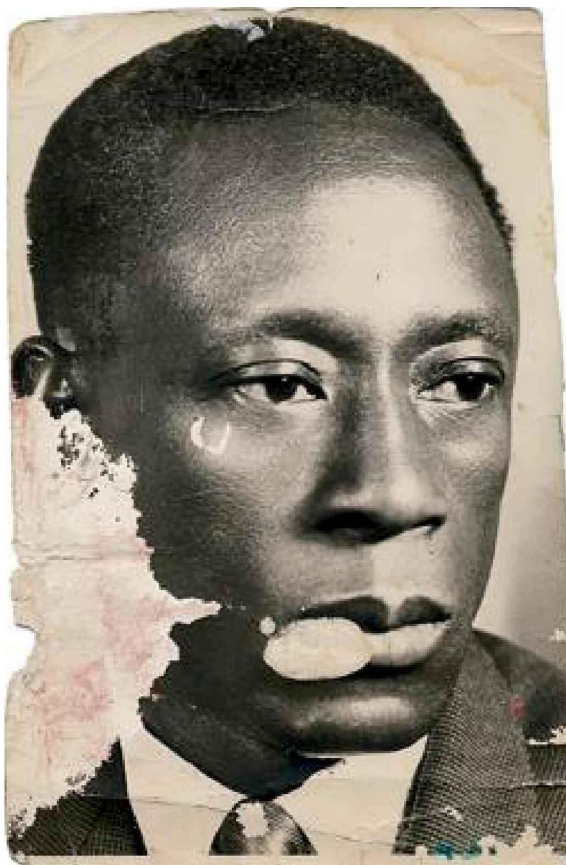
À VOIR
NE M'OUBLIE PAS
Croisière. Du 3 juillet
au 24 septembre
de 10 heures à 19 h 30.

À LIRE
NE M'OUBLIE PAS,
BELSUNCE, 1965-1980
Editions **Delpire**,
480 p., 49,90 €.

Comme eux, Jean-Marie Donat se sert des images des autres pour dévoiler un inconscient collectif, une vérité invisible à celui qui prend la photo. Il y ajoute parfois de la fiction et de la fantaisie. Comme dans la bien nommée série *Predator*, où on voit apparaître, image après image, l'ombre inquiétante d'un homme à chapeau. Quand bien même le spectateur comprend que cette silhouette est celle de l'auteur de la photo, il ne peut s'empêcher d'y voir un autre M le maudit...



Photographie par Grégoire Keussayan au Studio Rex, à Marseille. AVEC L'AIMABLE AUTORISATION DE LA COLLECTION JEAN-MARIE DONAT



Un homme inconnu. Portrait issu des archives du Studio Rex, à Marseille. AVEC L'AIMABLE AUTORISATION DE LA COLLECTION JEAN-MARIE DONAT

Depuis toujours, l'artiste a baigné dans les images : il est le fils d'un ouvrier typographe, et il a fait toute sa carrière professionnelle comme graphiste, imprimeur puis éditeur. Mais c'est le bel album familial de sa mère qui l'a fait se pencher sur les mystères de la photo vernaculaire. « Il y avait dedans des photos qui visiblement n'avaient pas été prises par les membres de ma famille, mais par des photo-filmeurs, ces gens qui prenaient votre portrait dans la rue. Certaines prises en Chine, en Afrique... Ça m'a interloqué. » Lorsque sa sœur, croyant

bien faire, a dépecé le vieux album familial tout abîmé, Jean-Marie Donat a décidé de récupérer les images pour les intégrer à sa propre collection. « Quand je fais des expos, il y a parfois ma mère dedans, et il n'y a que moi qui le sais. Aujourd'hui, c'est comme si j'avais une très grande famille ! » Il ajoute, sans une trace d'émotion : « Et quand je ne serai plus là, mes proches deviendront des anonymes comme tous les autres. »

Avec le temps, et la disparition de l'argentique, les photos vernaculaires sont devenues de plus en plus appréciées, et même re-

**Les plus touchantes sont
ces « photos de portefeuille »,
abîmées par les aléas
du voyage, confiées au studio
afin qu'elles soient reproduites**

cherchées, par le public et des collectionneurs. Jean-Marie Donat, qui collectionnait au début dans son coin, « *de façon psychanalytique* », a fini par montrer ses images, incité par sa femme, et a exposé plusieurs séries à Arles en 2015. Aujourd'hui, il a pour projet de réunir les passionnés de son genre au sein d'un « Vernacular Social Club », afin de partager les trouvailles et de les publier dans un journal thématique, délicieusement intitulé *Revu*.

« Bigots 2.0 »

Il se heurte cependant à la rarefaction des images disponibles et à l'inflation des prix. Mais qu'importe, le collectionneur, qui n'est pas un fétichiste de l'argentique, s'est déjà tourné vers la nouvelle mine d'images qu'offre Internet, avec des succès divers. Enthousiaste, il a publié des images toutes plus délirantes les unes que les autres, dénichées dans les profondeurs de la Toile dans une revue intitulée *What the Fuck*, dont le cinquième numéro sortira à l'automne. Celui-ci sera le dernier, faute de matériau : les réseaux sociaux ont imposé une imagerie lisse et aseptisée, bien loin des extravagances postées autrefois sur Tumblr. « *Les Facebook et Instagram sont des bigots 2.0*, tranche-t-il. *La photo dématérialisée, c'est mort.* »

Cette année, à Arles, le collectionneur a fait un pas de côté par rapport à ses habitudes, en exposant non pas des images anonymes, mais un ensemble venant d'un seul endroit, et dont le photographe est identifié. « *Je pars d'un petit photographe de quartier, du régional, pour aller à l'universel* », explique-t-il. Le projet « Ne m'oublie pas » présente les archives du studio Rex, installé autrefois dans le quartier populaire de Belsunce, à Marseille. Une boutique où

sont passés des milliers d'immigrés entre 1966 et 1985, venus du Maghreb, des Comores ou d'Afrique subsaharienne, laissant des traces de leur passage sous forme d'images.

Certains ont posé dans le studio pour des photos d'identité, nécessaires aux documents administratifs de leur terre d'accueil : « *Ces hommes vous regardent droit dans les yeux, alors que d'habitude, soit ils sont invisibles, soit ils rasent les murs, soit ils sont stigmatisés* », note le collectionneur. D'autres y sont venus, habillés avec soin, pour faire des photos chics à envoyer à leur famille comme preuve de leur réussite. Mais les plus touchantes sont sans doute les « photos de portefeuille » : de modestes photos de famille, abîmées par les aléas du voyage, que la personne avait confiées au studio afin qu'elles soient reproduites, colorisées ou recomposées. Parfois, le photographe s'en servait pour réunir, par la magie d'un photomontage, une famille séparée par la Méditerranée. « *Pour moi, il y a une humanité dans ces photos, ces visages, qui va au-delà des statistiques*, souligne le collectionneur. *Comment ne pas faire le lien avec ceux qui traversent la mer aujourd'hui ?* »

L'angle politique, désormais, est ce qui anime sa démarche. Pour la première fois, une de ses séries inédites va rejoindre le Musée de Grenoble, par le biais de la Fondation Antoine de Galbert. Il l'a intitulée *Enfants de Salo*. On y voit, dans l'Allemagne de la seconde guerre mondiale, de jeunes enfants, sérieux ou rigolards, poser en faisant le salut nazi. Juste quinze petites images où se mêlent de façon terrifiante l'innocence et le mal. Une plongée sans mots dans les tréfonds de l'âme humaine, comme les goûte Jean-Marie Donat : « *J'aime bien mettre le doigt là où ça fait mal.* » ■

CLAIRE GUILLOT